

« Les seuls vrais comportements humains (les actes et les décisions libres) » seront eux-mêmes automatisables. « Les hommes seront tous rois, tous, ils programmeront ».

Après *Abstractions* (t/p 56, mars 84) et *Kitsch et post-histoire* (t/p 62, mars 85), deux essais de Vilém Flusser sur le sombre futur de l'écriture et l'avènement utopique (anti-utopique ?) de la cybernétisation généralisée. (\*)

(\*) Le premier de ces textes est l'esquisse d'une introduction à un essai en cours d'écriture — essai qui fera suite à un livre sur le futur des images, publié en allemand en 85 : *Ins Universum der technischen Bilder* (Ed. European Photography, Goettingen).

## Y a-t-il un futur pour l'écriture ?

De toute évidence, ce futur est sombre. L'écriture était jusqu'ici le code dominant dans l'élaboration, la transmission et l'emmagasinage des informations caractéristiques de notre culture. Or, les images techniques s'avèrent être un code plus efficace. Tout ce qu'on peut écrire, on peut l'« imaginer » encore mieux (le photographe, filmer, vidéotiser, synthétiser sur l'écran d'un ordinateur). On peut mieux mener une correspondance, une discussion politique, économique ou sociale, on peut mieux faire de la poésie, de la science, de la technique ou de la philosophie par le truchement d'une image — éventuellement parlante — que d'un écrit. Il y a des pensées qu'on ne peut pas articuler par l'écriture (des pensées indicibles), mais qu'on peut « imaginer » : l'image est plus compétente que ne l'est l'écriture. L'information est mieux produite par l'image que par l'écriture, parce que l'image est composée d'une infinité de lignes, et il faudrait une infinité de textes pour décrire une image. L'information « imaginée » est plus facilement transmissible que l'information textuelle, et sa transmission est immédiate, étant donné l'électromagnétisation de l'image. Les paramètres phonétiques d'une image sonore sont plus vastes que les signes phonétiques de l'écriture. Il est plus commode de consommer des images que de lire des textes. Donc : l'écriture est en train de devenir un code dépassé (à peu près comme le sont les hiéroglyphes et les nœuds indiens) et seuls les archéologues, historiens et autres spécialistes apprendront à lire et à écrire dans le futur. C'est comme ça.

Mais ça ne me convient pas. Et je ne suis pas le seul. Pourquoi non ? Parce que les gens sont paresseux. Ils ont appris à écrire, ça n'a pas été facile, et maintenant ils veulent en profiter. Mais, bien sûr, ils cachent leur paresse sous une aura de noblesse. L'écriture, disent-ils, est une chose incomparablement noble (belle, bonne et vraie). Nous lui devons Homère, Aristote, Newton (pour ne pas parler des Saintes Ecritures et de l'écriture que ces gens paresseux, écrivent eux-mêmes). Mais d'où savent-ils qu'Homère, Aristote, Newton et l'Auteur des Saintes Ecritures n'auraient pas préféré filmer plutôt qu'écrire ? Et d'où savent-ils que, quant à eux-mêmes, faire des photos n'est pas préférable à écrire ?

Quant à moi (et quant à d'autres comme moi), cette

## « Tes père et mère honoreras »

Vilém Flusser

paresse n'explique pas tout. Je crois devoir écrire (malgré l'évidence) pour donner un sens à ma vie. « Scribere necesse est, vivere non est ». Je ne nie pas la fascination que les images exercent. Mais l'écriture me fascine encore plus, quoique d'une manière différente. Pourquoi ? Parce que ma manière de penser, de sentir, de désirer, s'exprime d'une façon adéquate dans l'écriture. L'écriture correspond à ma « forma mentis ». En croyant cela, je peux parfaitement me tromper. Il me faudrait m'essayer à filmer ou à synthétiser des images digitales pour le vérifier. Mais admettons que j'aie raison : n'est-ce pas alors une preuve que ma « forma mentis » est dépassée ? Que le progrès est passé à travers moi avec dédain, que je suis un dinosaure ? Bien sûr : le progrès est stupide, et le dinosaure est un animal joli, à sa façon. Mais malgré tout, ne doit-on pas se demander si continuer à écrire n'est pas chose absurde ?

Il faut se poser les questions suivantes : quelle est la spécificité de l'écriture ? en quoi est-elle différente d'autres gestes comparables ? du dessin ? de la peinture ? de la photo ? de la pression sur des touches d'ordinateur ? y a-t-il vraiment une spécificité du geste d'écrire ? des gestes aussi différents que ciseler des lettres dans du marbre, broser des idéogrammes sur de la soie, taper à la machine à écrire, dicter sur une bande magnétique, ont-ils quelque chose en commun ? Et il faut se poser, aussi, des questions du type suivant : comment a-t-on commencé à écrire ? comment était la situation culturelle, sociale, politique, avant ce commencement ? comment serait-elle après l'abandon de l'écriture ? que se passe-t-il dans la tête de celui qui écrit ? Et toutes ces questions-là, il faut les poser également par rapport à la lecture. On peut les résumer ainsi : pour quelle raison écrit-on et lit-on ? dans quel but ? et comment ? peut-on écrire et lire autrement ?

Toutes ces questions sont simplistes, n'est-ce pas ? Non, malheureusement elles ne sont pas simplistes. Il faudrait écrire littéralement un livre rien que pour les poser d'une façon disciplinée. Un tel livre serait intéressant pour beaucoup de gens. Par exemple, pour ceux qui veulent continuer à écrire, malgré l'évidence de la décadence de l'écriture. Ou pour ceux qui croient que l'écriture ne pourra jamais disparaître, parce qu'elle est « sacrée ». Ou pour ceux qui sont prêts à abandonner l'écriture en faveur des images. Un tel livre aurait donc une vente assurée. Mais il y a un petit problème : ce livre serait un livre. Au lieu d'être quoi ? Voilà la question.

## Programme

Ce terme, et son équivalent latin *prescription*, signifie « texte dont le propos est de provoquer un comportement spécifique de la part de son récepteur ». Exemples : les Dix Commandements, le Code civil, tel ou tel code de circulation, n'importe quel mode d'emploi sur telle ou telle boîte de conserve, tout programme d'ordina-

teur. Cette série d'exemples peut être lue comme un abrégé de l'histoire occidentale. La prescription se désacralise progressivement, pour devenir de plus en plus profane. Le comportement se dépolitise progressivement, pour devenir de plus en plus fonctionnel. Mais, dans cette série progressive, il y a rupture. Toutes les prescriptions, des Dix Commandements jusqu'au mode d'emploi, s'orientent vers l'homme. Tout programme d'ordinateur, lui, indique une machine. Je proposerai dans cet essai l'idée que la rupture entre l'avant-dernier et le dernier exemples de la série est ce qui nous caractérise.

\*

C'est dans les plus anciens textes que se trouvent les prescriptions. Elles programmaient, à l'origine, le comportement humain face à la divinité (les Dix Commandements). Par la suite, le comportement humain face à la société (le code civil). Plus tard, le comportement humain face à la machine (mode d'emploi). La rupture intervenue, elles programment le comportement de la machine face à une autre machine. Ni « Deus ex machina », ni « ex machina Deus », mais : « machina ex Deo ».

Perspective utopique : dorénavant, les programmes seront prescrits aux machines, et les hommes, eux, seront libres. Utopie rationaliste. Plus une machine s'automatise, plus son mode d'emploi se simplifie. Une fois la machine complètement automatisée, plus de mode d'emploi : le programme tout entier se trouve dans la machine. Une fois la culture complètement automatisée, nous sommes libres. De faire quoi ? Des prescriptions pour les machines ? En attendant que les machines les fassent ?

La plupart des philosophes de la culture ne partagent pas cet optimisme utopique. Pourquoi non ? Pour ce qui les concerne, ils ne savent pas lire les programmes des ordinateurs et des intelligences artificielles. Ils sont allés à l'école pour apprendre l'alphabet, mais voilà, les programmes ne sont pas alphabétiques. Or, qu'y a-t-il de plus terrible au monde qu'un texte indéchiffrable ? C'est pourquoi ils craignent le futur. Bien sûr : il est possible aux philosophes de retourner à l'école pour apprendre les nouveaux codes. Les enfants y vont bien. Les enfants, eux, savent lire dans les codes : les enfants, eux, sont intelligents (de « inter-legere » = savoir lire entre).

Les philosophes de la culture, ne sachant pas lire les programmes, craignent qu'avec l'automatisation se perde LA liberté. Voici leur argument : les robots et les intelligences artificielles ne peuvent être programmés que pour un type spécifique de comportement. Ainsi, ils peuvent être programmés pour l'assemblage de voitures ou pour le calcul de factures. De tels comportements mécanisables (le travail, la pensée quantifiante) peuvent donc effectivement être imposés aux machines, et ainsi l'humanité peut être effectivement libérée des besognes de ce type. Mais il y a des comportements non mécanisables. Par exemple : celui que prescrit le commandement : « Tes père et mère honoreras ». Or, dans une culture pleinement automatisée les comportements de ce type, les seuls « vrais » comportements humains, disparaîtraient. Il n'y aurait d'intérêt que pour les comportements mécanisables, et ce serait l'âge du robot. Au lieu d'honorer sa mère,

on calculerait des factures. C'en serait fini de la dignité humaine, et avec elle de notre liberté.

Ces philosophes-là se trompent. Les codes des ordinateurs, qui servent à programmer le comportement des machines, sont capables de tout calculer, et pas uniquement des factures. Ils décomposent tout phénomène en éléments clairs et distincts. Ce que les philosophes appellent les seuls vrais comportements humains (les actes et les décisions libres), les codes les décomposent en éléments du type « actome » ou « bit de décision ». « Tes père et mère honoreras » sera décomposé en actomes du type « Administrer une ou deux cuillerées de purée-mousseline à la maman alitée ». Les robots peuvent honorer notre père et notre mère à notre place, ils peuvent le faire mieux que nous, avec plus de précision, d'efficacité et de pertinence. Tout comportement est théoriquement mécanisable : pensées, sentiments, et mêmes les inspirations les plus transcendantes. Si difficulté il y a, elle n'est que pratique. Ces comportements-là sont, pour le moment, trop complexes pour être calculés. En théorie, la culture ne fera pas de nous des robots, mais plutôt des programmeurs de robots. Nous serons bel et bien libres, libres de faire des prescriptions. Telle est l'utopie qui nourrit l'automatisation.

\*

Les philosophes qui craignent l'automatisation font état de la situation actuelle. En effet, voici comment se présente l'automatisation embryonnaire dont nous sommes les témoins : chez nous (dans les sociétés dites libres), c'est contre tout un maquis de prescriptions et de programmes que nous butons. Nous, les maquisards de l'automatisation, nous partons à la recherche de trouées vierges de tout programme. Trop tard : à la sortie des trouées se dresse tout un appareil fait de machines et de fonctionnaires programmés pour protéger, *more militari*, cette drôle de liberté. A l'Est, toute une société composée de centaines de millions de personnes, est en train de se transformer en un seul appareil géant programmé, bien que très mal programmé. Et au Sud, toute une cascade de prescriptions et de programmes se déverse sur une société trop affamée et trop malade pour pouvoir fonctionner selon ces programmes. N'est ce pas là une preuve du danger que présente l'automatisation pour la liberté ? Et le devoir de tout intellectuel n'est-il pas de témoigner contre cette dictature des appareils, au lieu de s'attarder sur une utopie peu probable ?

Non, le devoir de tout intellectuel n'est pas de témoigner, mais plutôt de prévoir, de « futuriser ». La « futurisation » au stade où nous en sommes, n'est pas encore entièrement programmable. A nous de nous livrer à cet exercice, ou du moins de nous y essayer. Or, la « futurisation » la plus urgente, c'est précisément de prendre en compte le fait que tous les comportements peuvent dorénavant être programmés dans des machines. C'est perte de temps que de vouloir programmer les hommes. Les machines, quand elles sont convenablement programmées, se comportent mieux que les hommes. Perte de temps que de vouloir programmer les actes, les pensées, les désirs et les rêves des hommes. Terminé. Ce à quoi il



nous faut réfléchir, en tant qu'intellectuels, c'est à ce type de liberté qui est l'aboutissement de l'automation totale. Il ne s'agit plus de s'attarder à déterminer comment nous libérer des contraintes qui nous programment (forces naturelles, économiques, socio-culturelles, que sais-je?). Il s'agit désormais de s'atteler à répondre au défi: que faire quand on n'est plus programmé? L'homme devenu véritablement libre, et ce pour la première fois depuis que l'homme est homme, que fera-t-il?

Les programmes, les prescriptions, sont des «valeurs». «Tes père et mère honoreras» nous informe que «honorer est bon». Si nous ne sommes plus programmés, si, au lieu d'être programmés, nous programmons, comment saurons nous ce qui est «bon»? Pour pouvoir programmer, il nous faudra le savoir. Pour pouvoir dire à une machine: «Des voitures assembleras», il nous faudra savoir que «assembler est bon». (Formellement, les propositions fonctionnelles ne sont que des traductions d'impératifs.) A la question: «Comment saurons-nous ce qui est bon?», il y a deux réponses. La première: nous ne le saurons pas. De la sorte, nous ne pourrons pas programmer. Ce seront les machines elles-mêmes qui programmeront automatiquement d'autres machines. Utopie de l'absurde dont le prophète est Kafka: la liberté ne sert à rien. La deuxième réponse: nous fabriquerons nous-mêmes les valeurs. C'est à fabriquer des valeurs que la liberté va servir. Utopie pour laquelle il n'existe, quoi qu'on puisse dire, aucun prophète. En est-il même question? Fabriquer des valeurs n'a rien de sorcier, ça se fait tout le temps. On le fera mieux.

La méthode pour fabriquer des valeurs s'appelle «le dialogue». Il s'agit d'un échange de valeurs préalablement fabriquées, pour fabriquer une valeur nouvelle. On peut le faire dans la solitude: on échangera des valeurs stockées dans sa propre mémoire pour en faire de nouvelles valeurs. «Le dialogue intérieur». Méthode de la créativité dont les tenants s'appellent: les «Grands Hommes». Cette méthode-là n'est pas très efficace, ni très efficiente. La méthode du «dialogue extérieur», intersubjectif, est nettement plus performante. Exemple:

les dialogues dans les laboratoires scientifiques. Pour pouvoir programmer des machines, il nous faut des valeurs. Et pour fabriquer ces valeurs il nous faut dialoguer les uns avec les autres. C'est cela, la liberté.

La programmation d'une culture complètement automatisée exige des «dialogues extérieurs» plus performants que ceux dont nous disposons actuellement. Il nous faut de nouvelles méthodes. Nous en avons à notre disposition déjà: la télématique et la cybernétique. La télématique nous permet, en théorie, de dialoguer tous avec tous. La cybernétique nous permet, en théorie, de fabriquer des valeurs de plus en plus complexes, valeurs au sens de modèles de comportement de machine. La culture complètement automatisée dépend du dialogue universel télématique et du gouvernement cybernétique. D'ailleurs «gouvernement cybernétique» est un pléonasme. Nous ne pouvons pas encore imaginer la force créatrice qui se dégagerait d'une telle culture.

Ne nous laissons pas tromper par la situation actuelle d'automation embryonnaire. Les gouvernements actuels (dont le gouvernement français) se déclarent pour la télématique et la cybernétisation de la culture. Or, le réseau dialogique qu'il nous faut ne peut pas être programmé par un gouvernement «pré-automatisé»: il doit être lui-même le résultat d'un dialogue. Sinon, la télématique ne serait qu'un gadget pour programmer les hommes. Et les «décisions cybernétisées» ne peuvent pas faire partie d'un programme «pré-automatisé»: elles doivent émerger, elles-mêmes, d'un dialogue. Sinon, la cybernétique ne serait que le gadget d'un gouvernement pour programmer les hommes. Ce dont nous avons besoin c'est de fabriquer dialogiquement un dialogue télématique et cybernétique apte à se substituer à tous les gouvernements.

Je parle, bien sûr, ici, de l'utopie platonicienne. La culture sera composée de trois couches. La couche «économique» des esclaves (les robots). La couche «politique» des artisans (des intelligences artificielles). La couche philosophique des rois (tous les hommes). Les hommes seront tous rois, tous, ils programmeront. Avec cette différence par rapport à Platon: les philosophes du futur ne découvriront pas les valeurs éternelles (aletheia), ils les fabriqueront (poiesis). C'est d'une utopie poétique que je parle.

Cette utopie-là est devenue techniquement possible. Elle ne l'est pas en réalité. Des catastrophes vont intervenir pour y faire obstacle. Et les catastrophes sont, par définition, imprévisibles. Quand je parle de cette utopie, je ne dis donc pas «vrai» (cf. l'article de Pierre Dufour dans le numéro 62 de *l/p*). Mais cette revue s'appelle *théâtre/public*, n'est-ce pas? Quand je parle de cette utopie, je fais du théâtre. Je dis faux pour dire vrai. Les termes «prescription» et «programme» trouvent un proche parent dans le terme arabe «maqtab» que l'on traduit par «destin». Il est devenu techniquement possible de prendre notre destin en main. C'est cela le propos du théâtre. C'est cela la liberté. C'est de cela que je parle (que je dise vrai ou que je dise faux).

Vilém Flusser